

poussière de nos habits, nous allâmes au collège voir George, qui nous attendait depuis le matin.

Je n'ai pas envie de vous peindre cette journée : le collège, le principal, les professeurs, les élèves, les discours et la distribution, non, ce serait trop long. Figurez-vous seulement tout ce que vous avez vu de plus beau dans ce genre : la musique du régiment qui joue, les pères et mères assis dans la salle, qui posent des couronnes sur la tête de leurs enfants, en pleurant d'attendrissement ; figurez vous George, alors un des grands, les joues et les lèvres garnies d'une légère barbe brune, frisée comme celle de son père, les yeux brillants et l'air heureux, qui vient m'embrasser dans la foule, et que je comble de mes bénédictions, en lui couvrant le front d'une magnifique couronne de chêne et lui mettant le livre dans la main ! Ces choses ne peuvent se dire, elles sont trop touchantes.

Et penser que j'avais eu dans mon école cet enfant, qui, devenu l'un des premiers du collège, parmi les philosophes, songeait encore à moi !... J'en étais attendri... je me disais qu'il y a pourtant de beaux moments dans l'existence.

Où, ce fut un des beaux jours de ma vie !

George avait les prix de discours français, de discours latin, d'histoire naturelle, de géographie et de mathématiques ; il en savait dix fois plus que moi ; c'était un savant ! Voilà ce que c'est que d'avoir un père riche, qui ne regarde pas à l'argent pour vous faire donner une bonne instruction. Combien de malheureux remplis de dispositions, qui donneraient avec un peu de dépense des hommes utiles et même remarquables, sont privés d'un pareil avantage, et deviennent des êtres dangereux, capables de tout critiquer et renverser ! En se comparant plus tard à ceux qui les commandent, ils se sentent naturellement supérieurs et trouvent tout mal ! Les autres, au dessous, les écoutent et les suivent ; j'avais reconnu cela toute ma vie, et notamment en 1830, lors de la grande révolte des montagnards contre les gardes forestiers. Je me permet de le dire : faute d'une greffe, le meilleur, le plus sain, le plus vigoureux des sauvages ne donnera jamais que des fruits aigres !...

Après la distribution, nous revînmes ensemble à l'auberge, chargés de livres et de couronnes ; les gens regardaient en disant :

—Voici le vieux maître d'école !... Voilà le père !

J'entendais tous cela et j'en étais fier.

Et puis à l'auberge nous fîmes un dîner... Ah ! quel dîner ! cela n'en finissait plus. M. Jacques, tout glorieux au milieu de ces étrangers, de ces grands Alsaciens en gilet rouge qui tourbillonnaient autour de nous, M. Jacques demandait de tous les vins : du bordeaux, du bourgogne, et même du champagne !

Je ne savais plus à la fin ce que je buvais ; et si nous n'avions pas été forcés de conserver notre dignité, après un pareil triomphe nous nous serions mis à chanter. Oui, moi qui n'avais chanté qu'au lutrin, et qui n'ai jamais dansé de ma vie, j'aurais chanté et dansé !... Je poussais de grands éclats de rire sans savoir pourquoi, et j'embrassais mon élève.

Enfin cela peut bien arriver une fois en cinquante ans d'être un peu gai ; on a bien eu assez d'ennuis et de misères ; quand un beau jour vous arrive, on s'en souvient longtemps !

Et là dessus, vers cinq heures, M. Jacques ayant payé, je

ne sais combien, nous partîmes avec les malles et les effets de George, qui ne devait plus revenir.

Grâce au ciel, M. le maire avait encore une bonne vue ; moi, s'il avait fallu conduire, j'aurais passé pardessus les ponts. Je n'y voyais plus ; et seulement au loin dans les champs, au grand air, regardant les chevaux galoper et les arbres défiler, je me dis :

« Cette fois, Florence, tu peux te glorifier d'avoir un peu dépassé ta mesure ordinaire. »

Je me remis tout à fait vers Sarrebourg.

George, heureux d'avoir terminé ses classes et de rentrer avec tant de prix, était aussi content de me voir si gai, car sur tout le chemin je ne faisais que radoter, racontant à mon élève les moindres détails de sa jeunesse : comme il avait appris à épeler, à tracer les premiers jambages, à poser les premiers chiffres au tableau, enfin tout ce qui me revenait ; et lui me répondait :

—Oui, monsieur Florence, je m'en souviens très-bien !

Quant à M. Jacques, de temps en temps, il tapait sur les chevaux en criant :

—Nous avons remporté cinq premiers prix !... Notre nom sera sur le *Moniteur de la Meurthe* !... On verra si les autres en ont autant !... Comme ça roule... Hue !...

En trois heures nous fîmes aux Chaumes.

Alors sur ma porte le char à bancs s'arrêta deux minutes. On se serra la main, je descendis tout joyeux ; et je montais à peine les premières marches de notre escalier, que la voiture continuait déjà sa route par le village au triple galop.

J'embrassai ma femme comme si je ne l'avais pas vue depuis deux ans. Je riais ; Marie-Anne était tout étonnée ! Mais réfléchissant ensuite que ce n'était pas mon habitude d'agir de la sorte, je compris ce qui se passait, et ayant remis mes vieux habits, je m'assis gravement quoique joyeux encore, et je racontai à ma femme et à Juliette, qui venait de rentrer, tous les événements de ce jour mémorable. Elles prirent part à mon bonheur !

Ce soir-là, je me couchai sans souper, et je dormis d'une haleine jusqu'au matin ; Marie-Anne fut obligée de m'éveiller à sept heures, pour l'école.

Je vous ai raconté ce beau jour ; et maintenant passons à la suite, car un chapitre fini, il faut en recommencer un autre.

X

Au commencement de septembre, Louise revint de Molsheim, elle avait aussi fini ses études et nous fit sa petite visite en arrivant, comme les autres années. C'était alors la plus jolie fille du pays, grande, vive, légère ; on ne pouvait voir de plus magnifiques cheveux blonds que les siens, ni de plus beaux yeux bleus, fins et doux. Et pourtant l'esprit des Rantzu était en elle ; il fallait rire malgré soi de l'entendre parler du bon oncle Jacques et de la barbe du cousin George, avec un coup d'œil moqueur. On voyait bien qu'elle revenait de Molsheim, où les chères sœurs, comme disait M. Jannequin, sont confites en charité.

Ma femme, Juliette et moi, nous nous fîmes du bon sang durant cette visite.

Enfin, tout cela n'empêchait pas Louise d'être bonne et